

«L'IRAK RESTE À RECONSTRUIRE»

Si l'Amérique le veut, la guerre en Irak sera bénéfique pour le Moyen-Orient, estime Antoine Basbous, directeur de l'Observatoire des pays arabes, à Paris.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS MAURON, PARIS

Coopération. Vous attendiez-vous à une victoire si rapide des États-Unis en Irak?

Antoine Basbous. C'était prévisible. L'armée américaine – la première du monde – était vraiment déterminée. En face, celle de Saddam Hussein, privée de matériel depuis treize ans, ne disposait d'aucune couverture aérienne, et ses soldats étaient peu motivés... Mais si l'opinion publique arabe n'a guère été surprise devant l'effondrement rapide de l'armée régulière, elle s'attendait à une résistance réelle à Bagdad.

Quel est le sentiment actuel de l'opinion publique arabe?

Il règne une grande déprime. Les gens s'attendaient à une issue différente... Ce qui s'est passé à Bagdad leur rappelle d'autres échecs. Pour eux, les dirigeants arabes ont toujours le verbe haut et fort, mais le résultat n'est jamais à la hauteur des promesses.



«LES AMÉRICAINS NE PEUVENT PAS CHASSER SADDAM, PUIS DÉGUERPIR»

Couronnée de succès, l'opération états-unienne va-t-elle entraîner un remodelage du Moyen-Orient?

Ce n'est pas certain. Elle va par contre entraîner une nouvelle dynamique pour la définition des rapports entre les États, les communautés, la gestion de la chose publique. Pour autant que les États-Unis assument maintenant leur tâche: il ne s'agit plus seulement de chasser

Saddam du pouvoir – c'est fait –, mais aussi d'instaurer un modèle irakien destiné à être un précédent pour les pays de la région.

Selon vous, la guerre en Irak est-elle une conséquence des attentats du 11 septembre, ou a-t-elle été décidée auparavant déjà?

Certains plans de l'état-major américain évoquaient une guerre en Irak bien avant les attentats. Mais George Bush a mené sa campagne contre l'interventionnisme extérieur de son prédécesseur. Il était plutôt partisan d'un repli sur soi de l'Amérique. Le 11 septembre lui a rappelé brutalement que quand bien même cette dernière voudrait se désintéresser du monde, il existait des gens qui continuent à s'intéresser à elle. Ainsi, avant cette date, les Américains se satisfaisaient de la situation au Moyen-Orient. Tolérant l'existence d'États autoritaires, avec lesquels ils passaient même des accords sans se mêler de leur gestion interne. Après le 11 septembre, il se sont rendu compte que la doctrine, l'enseignement scolaire de ces pays, même, formaient des terroristes. Ils ne pouvaient donc plus rester les bras croisés.

Dans quel état se trouvent maintenant les régimes arabes en place?

Soutenant la campagne américaine, ils sont en mauvais termes avec leurs opinions publiques qui y étaient hostiles. En revanche, ils ne sont pas mécontents de la chute de Saddam Hussein, dont on se méfiait énormément après l'invasion irakienne du Koweït. Maintenant, fragiles économiquement pour certains, sourds à l'appel de la mondialisation



Antoine Basbous, 50 ans: «La présence

comme à celui de la démocratie, ils vont devoir s'adapter à la nouvelle donne internationale.

Qu'en est-il de la Syrie?

Sa situation est très délicate. Dirigée par le parti Baas, comme l'Irak, la Syrie était le poumon politico-économique de ce dernier. Par elle transitait l'essentiel du programme «Pétrole contre nourriture». Ses exportations frauduleuses de pétrole irakien lui rapportaient plus d'un milliard de dollars par an. Lorsque la guerre s'est déclenchée, elle a parié sur le succès de Bagdad. Prenant des positions très dures contre les autres régimes arabes, dirigeant les manifestations contre leurs ambassades, laissant passer des combattants volontaires, des armes vers l'Irak. En outre, les États ont

états-unien – elle qui n'avait jamais eu l'occasion de manifester jusqu'alors. Elle peut protester, s'opposer, montrer sa satisfaction aussi. Suscitant ainsi bien des envies dans le monde arabe.

Quelle réaction cette présence prolongée peut-elle déclencher?

Ça dépend comment elle sera perçue. Si les Américains mettent la main sur les ressources du pays, s'ils adoptent un comportement néocolonialiste, les gens auront rapidement du ressentiment à leur égard. En revanche, s'ils se montrent détachés et aident l'Irak à reconstruire ses infrastructures, on va les apprécier. Maintenant, il existe bien sûr des risques; on va tester leur détermination à mettre en place leur programme – notamment par des attentats kamikazes. S'ils tiennent bon et font preuve de doigté, on les prendra au sérieux et la dynamique engendrée par leur présence pourrait faire tache d'huile dans la région.

A vous entendre, l'intervention américaine en Irak est donc plutôt une bonne chose?

Ecoutez: tout ce qui peut chasser un tyran constitue une ouverture vers l'espoir. De quel droit pouvait-on condamner 25 millions d'Irakiens à vivre sous le joug d'un dictateur qui non content d'être en place jusqu'à la fin de ses jours, les aurait ensuite confiés aux mains de son fils? Ce régime s'était installé par un coup d'Etat, s'est maintenu par la violence, et ne pouvait tomber que par la force. fm

LE RÔLE DES ÉLITES

Né au Liban, Antoine Basbous, 50 ans, réside en France de longue date. Titulaire d'un doctorat d'Etat en sciences politiques, il dirige l'Observatoire des pays arabes, qu'il a créé en 1992 à Paris. Espérant que la chute de la dictature irakienne en entraînera d'autres dans la région, il invite les élites arabes à méditer sur les régimes en place depuis la Seconde Guerre mondiale. «Les expériences nationalistes et islamistes ont échoué, juge-t-il. Il est peut-être temps de tester un autre modèle, démocratique, où l'homme et l'Etat de droit seraient respectés et l'opinion publique aurait voix au chapitre.» fm



www.antoine-basbous.com

PHOTO CHARLY RAPPO



américaine en Irak peut entraîner une dynamique nouvelle dans la région.»

une longue mémoire. Or la Syrie est coresponsable de plusieurs attentats qui ont visé les Etats-Unis – notamment au Liban dans les années 80. Les Américains saisiront-ils cette occasion pour demander des comptes à Damas?

Après la chute de Saddam Hussein, l'Irak a sombré dans le chaos. Ça vous étonne?

C'était prévisible... Après la fin du régime, un vide s'est installé. Comme la population n'avait pas de place dans la société, ceux qui se considéraient victimes du régime ont voulu se venger. En prenant possession des palais présidentiels et des lieux publics, symboles de l'Etat déchu. Les Américains n'ont pas tenté de les arrêter ni de sécuriser le musée de Bagdad – protégeant uniquement le Ministère du pétrole. Ils avaient

d'autres préoccupations, plus urgentes... Cela dit, sans vouloir justifier ces exactions, n'oublions pas que dans le monde occidental, des manifestations populaires dégénèrent parfois en destructions et pillages. C'est malheureusement un phénomène humain.

Les Américains vont-ils rester longtemps en Irak?

Il le faut. Ils ne peuvent pas chasser Saddam du pouvoir pour déguerpir sitôt après. Leur charge est colossale: reconstruire le pays. Peu à peu, j'espère que les Irakiens prendront leur responsabilité, coopérant entre eux, amenant les Américains à leur déléguer la gestion du quotidien. On peut d'ores et déjà remarquer que la population locale commence à déguster l'opposition contre le pouvoir